L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 16 DECEMBRE 1892. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI, 16 DECEMBRE 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, chez Mme veuve J. Anglade, coin Conti et Bourbon, gages forfaits.

Vente continuée, aux Nos 794 et 796 rue Magazine, se composant d'un vaste assortiment de berceuses en saule, tables, voitures d'enfants, miroirs, glaces, étagères, albums, livres, vitrines, argenterie plaquée, ornements, portraits et cadres à portraits, lampes pendantes, stores, etc.

BISMARCK.

UN ARTICLE DU "JOURNAL DES DÉBATS" DU 28 NOVEMBRE.

La discussion continue, dans toute l'Europe, sur les incidents du mois de juillet 1870. Le récent discours du général de Caprivi a apporté au débat des éléments nouveaux. Il semble que la principale préoccupation du chancelier impérial ait été de venger la mémoire du vieil empereur Guillaume des accusations du prince de Bismarck. Ce dernier se vante d'avoir pris à lui tout seul la responsabilité de la guerre: il l'a voulue et l'a délibérément provoquée. Il affirme que la volonté de son maître était plus hésitante et que, sans son initiative hardie, elle ne se serait probablement jamais déterminée. Est-ce que Guillaume n'a pas eu, au même degré que son ministre, l'intelligence des intérêts de la Prusse et le sentiment de sa dignité? C'est à cela surtout que M. de Caprivi a voulu répondre, et nous allons voir que la question n'est pas nouvelle: elle date de vingt-deux ans. Mais, réduite à ces termes, elle n'intéresse que la Prusse. Ce qui intéresse l'Europe, ou pour mieux dire le monde entier, c'est de savoir si c'est le gouvernement français ou le gouvernement prussien qui a été le provocateur en 1870. L'émotion universelle qu'ont soulevée les retentissantes confidences du prince de Bismarck à ce sujet montre que le problème n'appartient pas seulement à la philosophie de l'histoire: il a un intérêt actuel, vivant, permanent.

On pose mal la question lorsqu'on demande si M. de Bismarck a "falsifié" la dépêche d'Ems du 13 juillet 1870, d'abord parce que "falsifié" est un gros mot, ensuite parce qu'on vient de s'apercevoir que jusqu'ici cette dépêche n'était pas connue. On raisonnait sur une dépêche du prince Radziwill, d'ailleurs très précieuse, mais qui est postérieure de quelques jours à celle qui est partie d'Ems le soir du 13 juillet, et que M. de Bismarck a reçue à Berlin. Le service qu'a rendu M. de Caprivi à l'histoire diplomatique est d'avoir publié cette dépêche, la vraie, la seule sur laquelle M. de Bismarck a travaillé. L'a-t-il dénaturée? Non. Elle contenait tout ce que M. de Bismarck a condensé dans la communication qu'il a faite, d'abord aux journaux, puis aux divers gouvernements de l'Allemagne du Nord. Mais, outre que le résumé donnait une forme agressive et offensante à la simple mauvaise humeur dont la dépêche était empreinte, M. de Bismarck, en l'écrivant, dépassait intentionnellement les instructions que lui donnait son souverain. Ici, il faut citer textuellement: "Sa Majesté s'en remet à Votre Excellence pour décider si la nouvelle réclamation de Benedetti et le refus qui lui a été opposé doivent être communiqués à nos ministres à l'étranger, et à la presse." La dépêche contenait, en effet, deux choses très différentes. Il y avait d'abord la demande de garanties que l'ambassadeur de France avait adressée au roi pour être sûr que la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne ne serait pas renouvelée. Le roi de Prusse n'avait pas voulu contracter d'engagement à cet égard. Mais, en outre, la dépêche, racontant tous les incidents de la journée, ajoutait que M. Benedetti avait insisté pour revoir le roi, et que celui-ci lui avait fait dire qu'il s'en tenait à sa déclaration première et n'avait pas à le recevoir de nouveau. La dépêche d'Ems ne se prononçait pas sur le point de savoir s'il était opportun de communiquer à l'étranger et à la presse la demande de garanties du gouvernement français et le refus que le roi lui avait opposé. Dans l'état de l'opinion en France, cette communication n'était pas sans danger. Le roi s'en remettait à M. de Bismarck du soin de décider s'il convenait de le faire. Mais le reste de la dépêche était pour l'information personnelle de M. de Bismarck, qui devait le garder pour lui. Qu'a-t-il fait pourtant? Au lieu d'annoncer seulement la dernière demande de la France et le refus du roi, il y a ajouté, avec un art parfaitement calculé, que le roi avait refusé par surcroît de recevoir l'ambassadeur. Qu'il ait dépassé ses instructions, c'est incontestable; qu'il l'ait fait dans des termes intentionnellement provocants, c'est lui qui l'avoue, il s'en glorifie même, et il vient de dire à un journaliste français qui est allé l'interviewer à Varzin: "J'avais besoin d'une guerre pour refondre toutes ces monnaies allemandes dans le feu. Le premier prétexte a été bon..... Si celui-là n'avait pas réussi..... un autre!"

M. de Bismarck avait besoin d'une guerre. Le prétexte lui importait peu. Le premier n'était le meilleur que parce qu'il était le premier. Le tout était de ne pas le laisser échapper, et c'est à quoi l'extrême maladresse du gouvernement français a singulièrement servi M. de Bismarck. Nous n'avons pas besoin de dire quelle faute ont commise les ministres de Napoléon III en ne se contentant pas de la renonciation du prince de Hohenzollern, qui était un succès diplomatique, et en exigeant des engagements pour l'avenir. C'est un procès jugé. La faute était pleine de périls. Cependant, la dépêche du prince Radziwill, la seule que nous connaissions jusqu'à ce jour, prouve qu'elle n'a pas été poussée à bout. Le prince Radziwill expose que le roi, ayant dit le matin son dernier mot, et décidé à s'y tenir, n'avait pas jugé à propos de reprendre la conversation avec M. Benedetti, et il ajoute ces mots qui appartiennent à l'histoire: "Là-dessus, Benedetti déclara se contenter, de son côté, de cette déclaration"; celle du matin. On ne saurait trop insister sur ce point; l'ambassadeur de France prononçait, pour son compte, la clôture de l'incident; il se contentait de la déclaration qu'il avait reçue; il renonçait à demander davantage. De notre côté, c'était donc la paix assurée. Mais M. de Bismarck n'entendait pas laisser échapper la guerre. Voilà pourquoi il poursuivait d'une main fiévreuse la balle qui venait de tomber à ses pieds et il la faisait vigoureusement rebondir.

Le roi le voulait-il? Rien ne le prouve. Sans doute, il ne reculait pas devant la guerre, et déjà son attitude, pendant la première partie de l'incident Hohenzollern, avait été polie dans la forme, mais, au fond, très raide et pointilleuse. Rien n'avait pu le décider à prendre sur lui d'amener, du moins ostensiblement, la renonciation du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Il avait tenu à ce que cette renonciation conservât, de la part du prince, sa caractère spontané; il s'était même refusé à la conseiller; il s'était contenté de l'approuver, encore avec beaucoup de lenteurs et de mauvaise grâce. Il croyait sauver ainsi les convenances de sa couronne. Pourtant, M. de Bismarck, qui avait refusé de se rendre à Ems et se tenait à Berlin, déchaînait déjà une campagne de presse où le roi était accusé de se montrer beaucoup trop conciliant et de compromettre les intérêts, presque l'honneur de la Prusse. C'est cette campagne qu'il reprend aujourd'hui. Pendant cette journée du 13 juillet où le roi, sans rien faire pour éviter le conflit, ne voulait rien faire non plus pour le rendre inévitable, au moment même où l'on croyait tout terminé, M. de Bismarck avait une conversation avec lord Loftus. Sa préoccupation est évidente. "A moins, dit-il, que le gouvernement français ne rétracte ou n'explique d'une manière satisfaisante le langage menaçant du duc de Gramont, le gouvernement prussien sera obligé d'exiger une réparation de la part de la France. Il est impossible que la Prusse puisse rester tranquille et pacifique après l'affront fait au roi et à la nation." Tels étaient les sentiments, les dispositions, les partis pris du comte de Bismarck. Pour lui, rien de ce qui se passait à Ems n'est définitif. Il laisse le roi et M. Benedetti aller à leur aise, et il prépare tout autre chose. Quoi? Il n'en sait trop rien. Les moyens lui importent peu: celui-là, ou un autre. Il parle à lord Loftus d'infliger une humiliation quelconque à la France. Le soir du même jour, en présence de M. de Moltke et de M. de Roon, il reçoit la dépêche d'Ems. Cette dépêche l'autorise à annoncer le refus du roi de s'engager pour l'avenir; rien de plus! Il y ajoute, en usant des termes les plus rudement discourtois, que le roi a refusé aussi de recevoir l'ambassadeur de France. Le moyen était trouvé. Le but était atteint. La guerre était inévitable. Le sang devait couler entre les deux nations alors les plus civilisées du continent.

Voilà le rôle de M. de Bismarck. Il n'y a aucune contradiction entre son récit et celui du chancelier de Caprivi. L'un et l'autre ont dit la vérité. La dépêche d'Ems n'a pas été falsifiée par M. de Bismarck; mais, dans la rédaction nouvelle qu'il lui a donnée, il a mis le coup de pouce de l'artiste habile à déchaîner les conflits sanglants. Le roi, quelque susceptible qu'il fût sur la dignité de sa couronne, ne voulait pas prendre la responsabilité de la guerre; M. de Bismarck l'a prise. Le roi n'avait autorisé la publication que d'une partie de la dépêche; M. de Bismarck a tout publié. M. Benedetti avait déclaré qu'il se contentait des déclarations qui lui avaient été faites; M. de Bismarck, lui, était mécontent des instructions qu'il avait reçues. Les jugeant insuffisantes pour l'objet qu'il poursuivait, il les a audacieusement dépassées. On ne pourra plus dire en Europe que c'est la France qui a provoqué la guerre: M. de Bismarck revendique pour lui seul cette gloire sinistre; il faut la lui laisser.

☞ Pour les nouvelles de la Louisiane voir la 4me page.

Madame Hermet.

Les fous m'attirent. Ces gens-là vivent dans un pays mystérieux de songes bizarres, dans ce nuage impénétrable de la démence où tout ce qu'ils ont vu sur la terre, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont fait, recommence pour eux dans une existence imaginée en dehors de toutes les lois qui gouvernent les choses et régissent la pensée humaine.

Pour eux, l'impossible n'existe plus, l'invraisemblable disparaît, le féerique devient constant et le surnaturel familier. Cette vieille barrière, la logique, cette vieille muraille, la raison, cette vieille rampe des idées, le bon sens, se brisent, s'abattent, s'écroulent devant leur imagination lâchée en liberté, échappée dans le pays illimité de la fantaisie, et qui va par bonds fabuleux sans que rien l'arrête. Pour eux tout arrive et tout peut arriver. Ils ne font point d'efforts pour vaincre les événements, dompter les résistances, renverser les obstacles. Il suffit d'un caprice de leur volonté illusionnante pour qu'ils soient princes, empereurs ou dieux, pour qu'ils possèdent toutes les richesses du monde, toutes les choses savoureuses de la vie, pour qu'ils jouissent de tous les plaisirs, pour qu'ils soient toujours forts, toujours beaux, toujours jeunes, toujours chéris! Eux seuls peuvent être heureux sur la terre, car, pour eux, la Réalité n'existe plus. J'aime à me pencher sur leur esprit vagabond, comme on se penche sur un gouffre où bouillonne tout au fond un torrent inconnu, qui vient on ne sait d'où et va on ne sait où.

Mais à rien ne sert de se pencher sur ces crevasses, car jamais on ne pourra savoir d'où vient cette eau, où va cette eau. Après tout, ce n'est que de l'eau, pareille à celle qui coule au grand jour, et la voir ne nous apprendrait pas grand'chose.

A rien ne sert non plus de se pencher sur l'esprit des fous, car leurs idées les plus bizarres ne sont, en somme, que des idées déjà connues, étranges seulement parce qu'elles ne sont plus enchaînées par la Raison. Leur source capricieuse nous confond de surprise, parce qu'on ne la voit pas jaillir. Il a suffi sans doute d'une petite pierre tombée dans son cours pour produire ces bouillonnements.

Pourtant les fous m'attirent toujours, et toujours je reviens vers eux, appelé malgré moi par ce mystère banal de la démence.

Or, un jour, comme je visitais un de leurs asiles, le médecin qui me conduisait me dit:

—Tenez, je vais vous montrer un cas intéressant.

Et il fit ouvrir une cellule où une femme âgée d'environ quarante ans, encore belle, assise dans un grand fauteuil, regardait avec obstination son visage dans une petite glace à main.

Dès qu'elle nous aperçut, elle se dressa, courut au fond de l'appartement chercher un voile jeté sur une chaise, s'enveloppa la figure avec grand soin, puis revint en répondant d'un signe de tête à nos saluts.

—Eh bien, dit le docteur, comment allez-vous, ce matin?

Elle poussa un profond soupir.

—Oh! mal, très mal, monsieur, les marques augmentent tous les jours.

Il répondit avec un air convaincu:

—Mais non, mais non, je vous assure que vous vous trompez.

Elle se rapprocha de lui pour murmurer:

—Non. J'en suis certaine. J'ai compté dix trous de plus ce matin, trois sur la joue droite, quatre sur la joue gauche et trois aussi sur le front. C'est affreux, affreux! Je n'oserai plus me laisser voir à personne, pas même à mon fils, non, pas même à lui! Je suis perdue, je suis défigurée pour toujours.

Elle retomba sur son fauteuil et se mit à sangloter.

Le médecin prit une chaise, s'assit près d'elle, et d'une voix douce, consolante:

—Voyons, montrez-moi ça, je vous assure que ce n'est rien. Avec une petite cautérisation je ferai tout disparaître.

Elle répondit: "Non" de la tête, sans une parole. Il voulut toucher son voile; mais elle le saisit à deux mains si fort que ses doigts entrèrent dedans.

Il se remit à l'exhorter et à la rassurer.

—Voyons, vous savez bien que je vous les enlève toutes les fois, ces vilains trous, et qu'on ne les aperçoit plus du tout quand je les ai soignés. Si vous ne me les montrez pas, je ne pourrai point vous guérir.

Elle murmura:

—A vous encore, je veux bien, mais je ne connais pas ce monsieur qui vous accompagne.

—C'est aussi un médecin qui vous soignera encore bien mieux que moi.

Alors elle se laissa découvrir la figure, mais sa peur, son émotion, sa honte d'être vue la rendaient rouge jusqu'à la chair du cou qui s'enfonçait dans sa robe. Elle baissait les yeux, tournait son visage tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter nos regards, et balbutiait:

—Oh! je souffre affreusement de me laisser voir ainsi! C'est horrible, n'est-ce? C'est horrible?

Je la contemplais, fort surpris, car elle n'avait rien sur la face, pas une marque, pas une tache, pas un signe ni une cicatrice.

Elle se tourna vers moi, les yeux toujours baissés et me dit:

—C'est en soignant mon fils que j'ai gagné cette épouvantable maladie, monsieur, je lui ai donné ma beauté, à mon pauvre enfant. Enfin j'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille. Si je souffre, il n'y a que Dieu qui le sait.

Le docteur avait tiré de sa poche un mince pinceau d'aquarelliste.

—Laissez faire, dit-il, je vais vous arranger tout cela.

Elle tendit sa joue droite, et il commença à la toucher par coups légers, comme s'il eût posé dessus de petits points de couleur. Il en fit autant sur la joue gauche, puis sur le menton, puis sur le front; puis il s'écria:

—Regardez, il n'y a plus rien, plus rien!

Elle prit la glace, se contempla longtemps avec une attention profonde, une attention aiguë, avec un effort violent de tout son esprit, pour découvrir quelque chose, puis elle soupira.

—Non. Ça ne se voit plus beaucoup. Je vous remercie infiniment.

Le médecin est levé. Il la salua, me fit sortir, puis me suivit; et dès que la porte fut refermée:

—Voici l'histoire atroce de cette malheureuse, dit-il.

* * *

Elle s'appelle Mme Hermet. Elle fut très belle, très coquette, très aimée, et très heureuse de vivre.

C'était une de ces femmes qui n'ont au monde que leur beauté et leur désir de plaire pour les soutenir, les gouverner ou les consoler dans l'existence. Le souci constant de sa fraîcheur, les soins de son visage, de ses mains, de ses dents, de toutes les parcelles de son corps qu'elle pouvait montrer prenaient toutes ses heures et toute son attention.

Elle devint veuve avec un fils. L'enfant fut élevé comme le sont tous les enfants des femmes du monde très admirées. Elle l'aima pourtant.

Il grandit, et elle vieillit. Vit-elle venir la crise fatale? je n'en sais rien. A-t-elle, comme tant d'autres, regardé chaque matin pendant des heures et des heures la peau si fine jadis, si transparente et si claire, qui maintenant se plisse un peu sous les yeux, se fripe de mille traits encore imperceptibles, mais qui se creuseront davantage, jour par jour, mois par mois?

A-t-elle vu s'agrandir aussi, sans cesse, d'une façon lente et sûre, les longues rides du front, ces minces serpents que rien n'arrête? A-t-elle subi la torture, l'abominable torture du miroir, du petit miroir à poignée d'argent, qu'on ne peut se décider à poser sur la table, puis qu'on rejette avec rage, et qu'on reprend aussitôt, pour revoir, de tout près, de plus près, l'odieux et tranquille ravage de la vieillesse qui s'approche? S'est-elle enfermée dix fois, vingt fois en un jour, quittant sans raison le salon où causent des amis, pour remonter dans sa chambre, et, sous la protection des verrous et des serrures, regarder encore le travail de la destruction de la chair mûre qui se fane, pour constater avec désespoir le progrès léger du mal que personne encore ne semble voir, mais qu'elle connaît bien, elle! Elle sait où sont les attaques les plus graves, les plus profondes morsures de l'âge. Et le miroir, le petit miroir, tout rond dans son cadre d'argent ciselé, lui dit d'abominables choses, car il parle, il semble rire, il raille, et il lui annonce tout ce qui va venir, toutes les misères de son corps, et l'atroce supplice de sa pensée jusqu'au jour de sa mort, qui sera celui de sa délivrance.

A-t-elle pleuré, éperdue, à genoux, le front par terre, et prié, prié, prié. Celui qui tue ainsi les êtres, et ne leur donne la jeunesse que pour leur rendre plus dure la vieillesse, et ne leur prête la beauté que pour la reprendre aussitôt, l'a-t-elle prié, supplié de faire pour elle ce que jamais il n'a fait pour personne, de lui laisser jusqu'à son dernier jour le charme, la fraîcheur et la grâce? Puis, comprenant qu'elle implore en vain l'inflexible Inconnu qui pousse les ans, l'un après l'autre, s'est-elle roulée, en se tordant les bras, sur les tapis de sa chambre, a-t-elle heurté son front aux meubles en retenant dans sa gorge des cris affreux de désespoir?

Sans doute elle a subi ces tortures. Car voici ce qui arriva:

Un jour (elle avait alors trente-cinq ans), son fils, âgé de quinze, tomba malade.

Il prit le lit sans qu'on pût encore déterminer d'où provenait sa souffrance et quelle en était la nature. Un abbé, son précepteur, veillait près de lui et ne le quittait guère, tandis que Mme Hermet, matin et soir, venait prendre de ses nouvelles.

Elle entrait, le matin, en peignoir de nuit, souriante, toute parfumée déjà, et demandait, dès la porte:

—Eh bien, Georges, allons-nous mieux?

Le grand enfant, rouge, la figure gonflée, et rongée par la fièvre, répondait:

—Oui, petite mère, un peu mieux.

Elle demeurait quelques instants dans la chambre, regardait les bouteilles de drogues en faisant "pouah" du bout des lèvres, puis soudain s'écriait: "Ah! j'oubliais une chose très urgente;" et elle se sauvait en courant et laissant derrière elle de fines odeurs de toilette.

Le soir, elle apparaissait en robe décolletée, plus pressée encore, car elle était toujours en retard; et elle avait tout juste le temps de demander:

—Eh bien, qu'a dit le médecin?

L'abbé répondait:

—Il n'est pas encore fixé, madame.

Or, un soir, l'abbé répondit:

—Madame, votre fils est atteint de la petite vérole.

Elle poussa un cri de peur et se sauva.

Quand sa femme de chambre entra chez elle le lendemain, elle sentit d'abord dans la pièce une forte odeur de sucre brûlé, et elle trouva sa maîtresse, les yeux ouverts, le visage pâli par l'insomnie et grelottant d'angoisse dans son lit.

Mme Hermet demanda, dès que ses contrevents furent ouverts:

—Comment va Georges?

—Oh! pas bien du tout aujourd'hui, madame.

Elle ne se leva qu'à midi, mangea deux œufs, avec une tasse de thé, comme si elle-même eût été malade, puis elle sortit et s'informa chez un pharmacien des méthodes préservatrices contre la contagion de la petite vérole.

Elle ne rentra qu'à l'heure du dîner, chargée de fioles, et s'enferma aussitôt dans sa chambre, où elle s'imprégna de désinfectants.

L'abbé l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria d'une voix pleine d'émotion:

—Eh bien?

—Oh! pas mieux. Le docteur est fort inquiet.

Elle se mit à pleurer et ne put rien manger tant elle se sentait tourmentée.

Le lendemain, dès l'aurore, elle fit prendre des nouvelles, qui ne furent pas meilleures, et elle passa tout le jour dans sa chambre où fumaient de petits brasiers en répandant de fortes odeurs.

Sa domestique, en outre, affirma qu'on l'entendit gémir pendant toute la soirée.

Une semaine entière se passa ainsi sans qu'elle fît autre chose que sortir une heure ou deux pour prendre l'air, vers le milieu de l'après midi. Elle demandait maintenant des nouvelles toutes les heures, et sanglotait quand elles étaient plus mauvaises.

Le onzième jour au matin, l'abbé s'étant fait annoncer, entra chez elle, le visage grave et pâle et il dit, sans prendre le siège qu'elle lui offrait:

—Madame, votre fils est fort mal, et il désire vous voir.

Elle se jeta sur les genoux, en s'écriant:

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! Je n'oserai jamais! Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi!

Le prêtre reprit:

—Le médecin garde peu d'espoir, madame, et Georges vous attend.

Puis il sortit.

Deux heures plus tard, comme le jeune homme, se sentant mourir, demandait sa mère de nouveau, l'abbé rentra chez elle et la trouva toujours à genoux, pleurant toujours et répétant:

—Je ne veux pas.... Je ne veux pas.... J'ai trop peur.... je ne veux pas......

Il essaya de la décider, de la fortifier, de l'entraîner. Il ne parvint qu'à lui donner une crise de nerfs qui dura longtemps et la fit hurler.

Le médecin, étant revenu vers le soir, fut informé de cette lâcheté et déclara qu'il l'amènerait, lui, de gré ou de force. Mais après avoir essayé de tous les arguments, comme il la soulevait par la taille pour l'emporter près de son fils, elle saisit la porte et s'y cramponna avec tant de force qu'on ne put l'en arracher.

Puis lorsqu'on l'eut lâchée, elle se prosterna aux pieds du médecin, en demandant pardon, en s'accusant d'être une misérable. Et elle criait:

—Oh! il ne va pas mourir, je vous en prie, dites-lui que je l'aime, que je l'adore...,

Le jeune homme agonisait. Se voyant à ses derniers moments, il supplia qu'on décidât sa mère à lui dire adieu.

Avec cette espèce de pressentiment qu'ont parfois les moribonds, il avait tout compris, tout deviné, et il disait: "Si elle n'ose pas entrer, priez-la seulement de venir par le balcon jusqu'à ma fenêtre pour que je la voie, au moins, pour que je lui dise adieu d'un regard puisque je ne puis pas l'embrasser.

Le médecin et l'abbé retournèrent encore vers cette femme.

—Vous ne risquerez rien, affirmaient-ils, puisqu'il y aura une vitre entre vous et lui.

Elle consentit, se couvrit la tête, prit un flacon de sels, fit trois pas sur le balcon, puis soudain, cachant sa figure dans ses mains, elle gémit:

—Non...., non.... je n'oserai jamais le voir.... jamais.... j'ai trop de honte...., j'ai trop peur.... non.... je ne peux pas.

On voulut la traîner, mais elle tenait à pleines mains les barreaux et poussait de telles plaintes que les passants, dans la rue, levaient la tête.

Et le mourant attendait, les yeux tournés vers cette fenêtre, il attendait, pour mourir, qu'il eût vu une dernière fois la figure douce et bien-aimée, le visage sacré de sa mère.

Il attendit longtemps et la nuit vint. Alors il se retourna vers le mur et ne prononça plus une parole.

Quand le jour parut, il était mort. Le lendemain, elle était folle.

GUY DE MAUPASSANT.

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

Téléphone 479. P. E. DUCROS, Gérant.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

175 CHEMIN DU BAYOU.

Voitures pour l'Opéra, Promenades, Soirées, Mariages, &c, &c.

Nous sollicitons particulièrement le patronage des familles du second et du troisième district, et leur promettons entière satisfaction, aux prix les plus réduits.

Ordres pour enterrement reçus par téléphone à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. 21 fév—1an

ZABÉ.—Décédé hier, à 5 heures et demie du matin, à l'âge de 32 ans, LEONIE BABEY, veuve de CONSTANT ZABÉ, native de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Babey et Zabé sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin, à 10 heures. Le convoi partira de la maison mortuaire, au coin des rues Bagatelle et Bourgogne.

Sala Sociedad Union Española de S. M.—Difunto socio St. Claude.—Nueva Orleans, 15 de Dcbre de 1892.—Funeral.—Habiendo fallecido nuestro consocio Don JOSÉ FAURIAS natural de Islas Baleares, de 90 años de edad, se cita á todos los miembros que componen la Comisión de Funeral de turno en el local de costumbre el Viernes 16 del corriente, á las 3 1/2 en punto de la tarde, y de este modo acompañar el cadaver de su última residencia No 129 calle Carondelet Walk al cementerio.

Por orden de DON JOSÉ VENTA, Presidente. J. C. FERNANDEZ, Secretario.

NOTA.—Se advierte a esta Comisión tengan presente lo que marcan el Art. 52° y todo el Cap. 19° del Reglamento. 16 déc—1f

GOBET.—Décédée, jeudi, 15 décembre 1892, à 2 heures et demie P. M., MARIE BELZIRE GOBET, native de cette ville. Les amis et connaissances des familles Gobet, Sargi, Rapier et Guesnon sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, vendredi, à 3 heures de l'après-midi, de sa dernière résidence, 255 Chemin du Bayou, entre les rues Robertson et Villeré.

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer "New Orleans City & Lake," No 102 rue du Canal (deuxième étage).—Nouvelle-Orléans, 4 décembre 1892. Conformément à l'article XI de la Charte, avis est par le présent donné qu'une élection pour douze directeurs pour servir pendant l'année prochaine aura lieu au bureau de la compagnie, le LUNDI 19 décembre. Le livre de transfert sera fermé du 9 jusqu'au 19 courant. C. W. BREDOW, Secrétaire. 4 déc—4 au 19

Compagnie d'assurances "La Nouvelle-Orléans" en liquidation.

A transféré son bureau du No 3 rue Carondelet au No 196 rue Gravier, Banque des Citoyens de la Louisiane, 2me étage, prendre l'ascenseur. 14déc—8f

NOTICE.

Toutes personnes ayant des réclamations contre la succession de Madame veuve Jean Sabalot, et toutes personnes devant à la dite succession, sont notifiées de vouloir se présenter chez J. B. VINET, Administrateur Pupile. No 165 rue du Canal. 4 déc—10f

Dr W. BILLE,

Elève du professeur RICORD, de Paris.

BUREAU, 29 RUE ROYALE.

Maladies nerveuses, impuissance, spermatorrhée, pertes séminales, maladies des organes genito-urinaires (maladies secrètes) chez l'homme et la femme. Mêmes traitements difficiles invariablement guéries. 18oct—1an

FABRIQUE D'EXTRAIT D'ABSINTHE

Maison fondée en 1859.

A. RIGNY. 2 WEST 13th St. NEW YORK.

2 aût—6m—dim.mer.ven

SOARDS' 1892—NEW ORLEANS City Directory

Est maintenant en circulation et reconnu comme étant le meilleur Directory de cette ville qui ait jamais été publié. Une aide de la plus grande valeur pour les négociants. Envoyez-le chercher immédiatement.

City Directory (Directory de la ville) prix	$6 00
Livre Bleu (2me édition)	3 00
Directory Commercial (forme pamphlet)	1 00
Mappe de la ville (lithographiée en 3 couleurs)	50

N'importe lequel des livres mentionnés ci-dessus est envoyé par express ou par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis après avoir reçu le montant du livre demandé.

L. SOARDS, Editeur, 5 Commercial Place.

9 mars

A vendre

A Mandeville 24 lots de terre premier choix, mesurant 50 pieds de face sur les rues Carondelet et Watterson sur 250 pieds de profondeur, le tout mesure française.

Ces lots sont à proximité du lac et du chemin de fer et vendu à ce jour pour la somme de $65 le lot, $15 comptant et la balance $5 par mois.

Mandeville est le pays le plus sain de la Louisiane, à deux heures de la Nouvelle-Orléans.

Communication facile, belle plage, chasse et pêche en abondance.

Nous prions les amateurs de se hâter car bientôt ces lots doubleront de prix.

S'adresser pour visiter et traiter à M. J. B. Bandet, propriétaire au Clos Vougeot, à Mandeville, ou M. P. L. Fourchy, notaire, 31 1/2 Carondelet, Nouvelle-Orléans. 4 sept—

Autres terrains à vendre.

Les lots ci-dessus étant presque tous vendus nous mettons en vente 10 quatres sur la propriété du Clos-Vougeot même. Ces terres sont plantées de vignes en plein rapport et de jeunes pacaniers. Elles sont entourées de bonnes barrières et mesurent 50 pieds de face sur la grande route de Louisburg, Madisonville, Covington et Abita Springs, sur 100 pieds de profondeur. Les lots sont en vente pour la somme de 75, 100 et 125 dollars chacun; 25 dollars comptant et 5 ou 10 dollars par mois au gré de l'acquéreur.

30 sept—

GRANDE OUVERTURE

—DE—

MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER.

M. LION & Cie.,

VETEMENTS CONFECTIONNES,

Chapeaux, Articles de Toilette.

195, 197 ET 199 RUE DECATUR, COIN Ste-ANNE,

NOUVELLE-ORLEANS.

BANQUES.

Etat de situation

—DE LA—

Banque Nationale Mutuelle

A la Nouvelle-Orléans,

Etat de la Louisiane, à la clôture des affaires le 9 décembre 1892.

ACTIF.

Prêts et escomptes		$752,307 94
Surtirages, garantis et non garantis		7,616 69
Bons des E. U. en garantie de la circulation		50,000 00
Autres actions, bons et hypothèques		130,237 00
Dû par des agents de réserve approuvés		54,328 24
Dû par d'autres banques nationales		30,152 67
Dû par des banques d'Etat et banquiers		13,149 41
Propriétés immobilières, meubles et installations		51,236 44
Dépenses courantes et taxes payées		13,706 46
Echange du Clearing House	45,356 02	
Bills d'autres banques	4,947 00	
Monnaie courante, fractionnelle (nickels comptés)	2,063 96	
Espèces	34,579 10	
Billets legal tender	55,720 00	142,156 08
Fonds de rédemption avec le trésorier des E. U. 5 pour cent en circulation		2,250 00
Total		$1,228,208 58

PASSIF.

Fonds capital payé		$300,000 00
Fonds de surplus		30,000 00
Profits indivis		21,302 95
Billets de banque nationales en circulation		44,997 50
Dividendes non payés		424 00
Dépôts individuels sujets à chèques	$661,875 74	
Certificats de demande de dépôts	2,480 00	
Chèques certifiés	5,397 12	
Chèques du caissier en circulation	1,064 69	
Dû aux autres banques nationales	16,107 05	
Dû aux banques d'Etat et banquiers	28,282 06	714,108 86
Billets et bills re-escomptés		129,409 22
Total		$1,228,208 53

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans.

Moi, JAS. J. TARLETON, caissier de la banque sus-nommée, jure solennellement que le tableau ci-dessus est correct au mieux de ma connaissance et de ma croyance.

JAS. J. TARLETON, Caissier.

Souscrit et juré pardevant moi ce 14me jour de décembre 1892.

(Signé) JAS. FAHEY, Notaire Public.

Correct—Attesté: L. C. FALLON, LLOYD R. COLEMAN, SIMON K. MARX, Directeurs.

16déc—1f

Etat de situation de la

New Orleans National Bank,

A LA NOUVELLE-ORLEANS,

Dans l'Etat de la Louisiane, à la clôture des affaires, Vendredi, 9 décembre 1892.

ACTIF.

Prêts et escomptes		$3,307,551 91
Surtirages, garantis et non garantis		73,223 00
Bons des Etats-Unis pour garantir la circulation		50,000 00
Bons des Etats-Unis en main		1,900 00
Actions, sécurités, etc.		758,192 75
Dû par des agents de réserve approuvés		563,727 55
Dû par d'autres banques nationales		61,987 22
Dû par des banques d'Etat et banquiers		14,700 22
Maison de banque, meubles et installations		96,616 53
Dépenses courantes et taxes payées		27,331 97
Primes sur Bons des Etats-Unis		51 00
Chèques et autres items comptant	$792 51	
Changes pour le Clearing-house	209,209 94	
Billets d'autres banques	22,581 00	
Monnaie courante fractionnelle, nickels et cents	9,694 54	
Espèces	404,012 50	
Billets legal tender	960,000 00	962,210 49
Fonds de rédemption au Trésor des Etats-Unis (5 pour cent de la circulation)		2,250 00
Total		$4,959,841 96

PASSIF.

Capital-action payé		$200,000 00
Fonds de surplus		700,000 00
Profits non divisés		175,209 96
Total		$1,075,209 96
Billets de banques nationales en circulation		45,000 00
Dividendes non payés		1,500 00
Dépôts individuels sujets à chèque	$3,317,729 77	
Certificats de dépôts payables sur demande	36,748 75	
Chèques certifiés	15,300 00	
Chèques du caissier en circulation	83,135 00	
Dû à d'autres banques nationales	190,401 84	
Dû aux banques d'Etat et banquiers	84,966 63	3,768,281 99
Total		$4,959,841 96

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans.

Moi, William Palfrey, caissier de la banque sus-nommée, jure solennellement que le tableau ci-dessus est correct, au mieux de ma connaissance et de ma croyance.

WILLIAM PALFREY, Caissier.

Souscrit et juré pardevant moi ce 14me jour de décembre 1892.

CHAS. T. SONIAT, Notaire Public.

Correct—Attesté: E. H. CRAIG, CHAS. CHAFFE, O. H. HECK, Directeurs.

16 déc—1f

Many Persons are broken down from overwork or household cares. Brown's Iron Bitters rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

A UN PUBLIC INTELLIGENT!

La chaleur continue nous a laissé avec un STOCK ENORME de Vêtements fashionables à vendre. Nous ne vous fatiguerons pas avec les paroles vaines. Nous arriverons directement au point.

Nous devons nous en débarrasser immédiatement.

Nous sommes dans une meilleure position pour le faire que toute autre maison par le fait que nous fabriquons nos propres marchandises. Si vous voyez un "Avis" dans ce journal aujourd'hui au sujet de Vêtements, nous vous prions de vouloir nous rendre une visite.

REMARQUEZ NOS PRIX.

Vêtements d'hommes tissés ici et suits en laine fashionables anciennement $10, $12, $14 et $15, maintenant à $7, $9 et $10.

Suits Casimir fashionables pour hommes, anciennement $6.50 et $8, maintenant $4 et $6.

BEAUX PARDESSUS POUR HOMMES.

Kerseys, Meltons et Medium et Lourds, à une et deux rangées de boutons, valant positivement $14 et $15 et se vendant actuellement $10 et $12.

250 Pantalons fins Casimir se vendant anciennement $6 et maintenant $4.

500 Pardessus pour jeunes garçons anciennement à $2.50 et maintenant à $1.

325 Suits pour enfants anciennement $2.50 et $3, maintenant $1.

1500 Pantalons tombant jusqu'au genoux, anciennement 75cts. et 50cts., maintenant 25cts.

Dans notre Département d'Articles de Toilette vous trouverez des Bargains extraordinaires.

ET AINSI DE SUITE—VOIR C'EST AVOIR.

Ainsi ne manquez pas de venir afin de vous convaincre.

RAPPELEZ-VOUS, NOUS NE TROMPONS JAMAIS.

Nous montrons toujours exactement ce qui est annoncé et en quantités suffisantes pour faire face à toutes les demandes. Cela nous a valu la réputation dont nous jouissons.

CLAZARD AND CO.

Au coin des rues Canal et North Peters.

4déc—1m Dim Mer Ven

TAPIS! TAPIS! TAPIS!

NATTES! NATTES! NATTES!

Stores! Stores!

Et Magnifiques Papiers Peints pour Tapisserie,

CHEZ LEVY,

RUE DU CANAL.

Nous prenons plaisir à annoncer à nos amis et clients que nous sommes prêts maintenant à faire voir notre nouveau stock d'articles ci-dessus mentionnés, qui, en beauté et en variété, n'a jamais été excellé. Nos modèles de Tapis Moquette sont superbes, et surpassent tout ce qu'on a jamais vu. Nous appelons particulièrement l'attention sur nos Tapis de double largeur, pour lesquels nous ne chargeons pas plus en proportion que pour ceux de simple largeur.

On ne sait peut-être pas généralement que nous ne vendons pas seulement des PAPIERS PEINTS, mais que nous nous chargeons aussi de les poser, et c'est pour cela que nous avons fait venir le meilleur artiste disponible dans ce genre. Aux personnes intéressées on fera voir les spécimens de notre travail.

LEOPOLD LEVY, 133 RUE DU CANAL.

Les ordres de la campagne recevront la plus prompte attention. 13sept1891—1an—DMeJ

DÉPOTS DE GLACES

—ET—

D'OBJETS D'ART.

La plus grande maison de ce genre dans les Etats du Sud.

CONCURRENCE DEFIEE.

Les personnes désirant l'un des articles suivants, feront bien de venir visiter mon magasin, avant d'acheter ailleurs.

Miroirs Français pour Cheminées et entre les Fenêtres de toutes les grandeurs et genres, à cadres Dorés, Bronze, Ebène, Noyer et particulièrement les Miroirs Bric-à-Brac pour cheminées aussi bien que les Cabinets Bric-à-Brac pour salons, qui ne peuvent être surpassés en élégance et en main-d'œuvre. Chevalets pour tableaux, Piédestaux pour Statues, Stores et Corniches pour fenêtres, des dessins les plus artistiques, ainsi que des Cadres à Portraits et Crayons, comme Gravures des genres les plus nouveaux et plus beaux qui puissent être faits. Notre stock de Gravures, Etchings et Oléographs et Photogravures est un des plus beaux et plus vastes de toutes les récentes publications, aussi bien que les Ornements de Sèvres, Bisque et Bronze pour Cheminées et Cabinet Bric-à-Brac, où les artistes et connaisseurs pourront se trouver fiers de faire leurs choix pour cadeaux de noce ou fêtes.

—N'OUBLIEZ PAS QUE—

La Concurrence est défiée, et venez vous en convaincre chez

Oscar Uter, Manager. L. UTER, HEIRS, No 45 RUE ROYALE.

4 déc—1m

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlets de la rue du Canal. 2me district

1erno v90—1an—mer.ven.dim

Le Plus Gros Diamant visible aux Etats-Unis est Exhibé Journellement dans mes Vitrines.

113 et 115 Rue du Canal BIJOUTIER 78 Rue St-Charles

DIAMANTS,
MONTRES,
ARGENT MASSIF,
ARGENTERIE ET PLAQUE.

Prix Réduits, Chiffres Simples,

Le Plus Grand Stock en Ville.

M. Hill est secondé par les Messieurs dont les noms suivent:

Aux Nos 113 et 115 de la rue du Canal. JOHN LIPMAN, JULES METEYE, W. E. ROBINSON, WM KNARSBOUGH, CHRISTIAN ROLLING, LOUIS SORRENSON.

Au No 78 de la rue St-Charles. HENRY COULTER, JOHN STUMPF, HENRY BONWASSER, LOUIS GERY, F. S. SHULTIS, EDWARD A. SHIELDS.

4 déc—3m

CADEAUX DE NOËL.

Le plus beau Cadeau de Noël est assurément un Portrait au Crayon ou au Pastel que la

"New Orleans Portrait Society,"

207 RUE ROYALE,

se charge de faire à bref délai. La Société possède un stock de cadres le plus beau, le mieux assorti et le meilleur marché qui existe sur place.

La Société redore les Vieux Cadres. Elle se charge aussi de retoucher les Portraits.

J. EMILE RIVOIRE, Président,

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091

Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS

Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire

12 nov—91—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Compagnie d'assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 69 rue Royale.

Capital payé ... $300,000 00

Actif, 1er janvier 1892 ... 1,012,608 33

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.

18 juin—1 an

ETABLIE EN 1782.

COMPAGNIE D'ASSURANCES PHŒNIX, DE LONDRES.

Plus de $80,000,000 de pertes payées depuis son organisation.

Pertes promptement ajustées et soldées à la Nouvelle-Orléans.

BUREAU: 67 ET 69 RUE DU CAMP.

ETABLIE EN 1849.

Compagnie d'Assurances CRESCENT de la Nouvelle-Orléans.

Plus de $11,000,000 de pertes payées depuis son organisation.

67 ET 69 RUE DU CAMP.

W. B. Lyman, Prés. G. W. Sentell, Vice-Prés. Chas. H. Rice, Sec.

jan 92—1 an

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Frédéric Mauge ... Directeur

Samedi, 17 décembre, à 7:30 P. M.

Troisième Soirée Fashionable de Souscription.

AIDA!

Rhadamès, M. Rayna; Aida, Mme Schwoyer-Lematte.

A la matinée populaire d'opéra dimanche,

LE ROI D'YS!

Mylio ... M. Gluck

Dimanche soir, 18 décembre à 8 heures—Le Voyage en Chine, par les troupes d'opéra-comique et de comédie.

Billets en vente chez Werlein, 135 rue du Canal. 16déc—2f

Avis Spécial.

AUX SOUSCRIPTEURS.

La première moitié des représentations par souscription a été complétée le mardi, 6 décembre. Afin de faciliter la collection de la seconde moitié maintenant due, vous êtes respectueusement requis de vous présenter à M. Damiens, contrôleur, chez Werlein, 135 rue Canal, et payer le montant de vos souscriptions.

13 déc—3f

GRAND OPERA HOUSE.

Une semaine commençant le Dimanche, 11 Décembre, Matinées, mercredi et samedi à 1 heure P. M. La pièce méritoire LE BLACK DETECTIVE ou le Sud comme tel qu'il était. Par une troupe compétente à la tête de laquelle se trouve le comédien distingué WASH T. MELVILLE. Le Quartette du Sud. James, Charles, Walter, Justine Bentley.

Dimanche 18 déc.—M. Foster of Texas.

12 déc—

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Dimanche, 11 Décembre.—Toute la Semaine. Mercredi et Samedi Matinées à midi.

M. ROLAND REED.

—Dans sa dernière pièce à succès—

"INNOCENT AS A LAMB."

(Innocent comme un agneau.)

La comédie qui a eu le plus de succès depuis bien des années.

Dimanche, 18 décembre—Clay Clement.

12 déc—

THEATRE ST-CHARLES.

Dimanche, 11 décembre toute la semaine. Matinées mercredi et samedi à midi. Prix populaires.

GRANDE ATTRACTION DOUBLE.

Wm. J. Fleming.

AUTOUR DU MONDE EN 80 JOURS

Et le Ballet du Black Crook, a grand spectacle de Kiralfy, avec danses spéciales, spécialités, grandes scènes, costumes exquis et l'unique et célèbre ARNOLD KIRALFY.

12 déc—

Fête de la Cathédrale.

Vendredi 16 décembre.

Soirée sous la direction de Mme Eug. Dalery. Concert vocal et instrumental, Danses Espagnoles et Grecques.

Samedi, 17 décembre, matinée à midi, et le soir, le Club des Jeunes Gens, et Danses.

16 déc—1f

CRESCENT CITY JOCKEY CLUB

SAISON D'HIVER.

A partir de mercredi prochain, 14 décembre, les courses commenceront à 1:30 au lieu de 2 P. M.

Cinq courses ou plus chaque jour.

Beaux sièges, donnant accès partout, sur le terrain et aux tribunes.

2 déc—4 m

Magasin du Bon Marché

61......RUE ROYALE......61

F. ADRIEN BRUNET

Joaillier, Bijoutier, Horloger,

MARCHAND DE

Montres, Pendules, Orfèvrerie, Lunettes, Jumelles, Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.

Achat et échange de vieil or et argent. Montres et Bijoux de tous genres réparés par des ouvriers de première compétence.

14 déc 92—1an

W. G. Coyle & Cie.

CHARBON COKE.

Pittsburg, Anthracite, Kanawha, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.

Les planteurs, fondeurs, familles et personnes faisant usage de charbon pour obtenir de la vapeur seront promptement approvisionnés au prix du marché.

BUREAUX.

47 -- Rue Carondelet -- 47

1er sept—6m dim mer ven

J. B. JUNQUA,

No 19 RUE ST-LOUIS,

Près Decatur,

Importateur et Marchand en Gros de Cognacs Fins, Champagnes, Vins et Liqueurs.

—Spécialité de—

Vins Fins et Brandies de Californie, Rye et Bourbon Whiskies.

—Fabricant de—

Sirops de Fruits de Choix.

Gages. Gages. Gages.

Je prie respectueusement les personnes qui me doivent des intérêts arriérés sur les articles qu'elles ont déposés en gages chez moi, de vouloir bien les solder d'ici à LUNDI 12 décembre 1892. Tous les gages forfaits seront inévitablement vendus à l'encan.

P. S.—La vente commencera LUNDI, 12 décembre 1892, à 11 heures du matin, coin Bourbon et Conti, par l'intermédiaire de MM. Spear & Escoffier, encanteurs.

28 nov— VEUVE J. ANGLADE.